J.-C. DINGUIRARD

GASCON ET ARGOT FRANÇAIS :
DEUX NOTULES



Hommage à Jean SÉGUY – Tome I – Extrait

1978

GASCON ET ARGOT FRANÇAIS : DEUX NOTULES

par J.-C. DINGUIRARD

1. Admirateur de Céline, Jean Séguy, le maître des études gasconnes, jugeait à juste titre que les interférences sont rares entre le gasc. et l'argot : l'oc., disait-il, est surtout représenté dans l'argot par le provençal, grâce à Marseille. Les deux coïncidences lexicales que nous étudions ci-après ne sont que des rencontres entre gasc. et argot; mais elles méritent un commentaire.

2. *PROI.*

2.1. Afr. *prois* "derrière" a ses lettres de noblesse : le mot apparaît au v. 1091 du *Jeu de la Feuillée,* « Ai je fait le noise du prois »; Villon l'emploie encore, mais c'est dans le *Jargon,* III, v. 92 : « Coquillars Rebecquez vous de la montjoye Qui desvoye Vostre proye »; cf. sur ce sujet une notule érudite de M. Roques, *Romania* 1 (1955), p. 121. On sait que par la suite le mot disparaît du fr. standard, mais reste bien vivant en argot : ainsi *proais* en 1596 dans *La vie généreuse des Mercelots, Gueuz et Boesmiens...* (rééd. dans les *Variétés historiques et littéraires,* t. 8, Paris 1857); *proye* et comp. dans le *Nouveau Dictionnaire complet du Jargon de l'Argot* d'Halbert d'Angers, Paris s.d. (= 1849 ?), etc. On trouvera d'autres attestations du mot dans le *Dictionnaire des Argots* de G. Esnault, Paris 1965. Cet A. distingue deux successeurs modernes de *prois,* suivant que *-s* s'est conservé (d'où *prose,* avec *-e* postiche dû à un « calembour lettré » !) ou au contraire a disparu (d'où une var. provinciale *pro*), et met en parallèle ces mots avec argot ital. *pros*(*o*), même sens.

2.. *Pròi* est parfaitement vivant aujourd'hui encore en gasc. du haut Comminges, toujours avec le sens de "derrière", mais sans la grossièreté que connotent unanimement les successeurs de CULU. ALG 3, c. 873, qui n'enregistre que ceux-ci, signale à ce sujet que les informateurs ont pudiquement feint l'ignorance devant l'enquê-

trice, unique, de l'équipe : elle n'a pu obtenir que des euphémismes ou des approximations anatomiques.

A Ger-de-Boutx, on apprend aux petits enfants le mimologisme de la poule qui vient de pondre : *Quicòm m'a sortit deth pròi que pòt èste ?* "Quelque chose m'est sorti du derrière, qu'est-ce que cela peut bien être ?". La phrase se dit en all°, les syllabes nettement scandées; il y a sur le dernier mot montée mélodique à la quarte, et hyper-allongement du *è-*. Parce qu'il imite en définitive assez bien le chant de la poule, le patron de ce mimologisme se retrouve ailleurs : ALG 2, c. 458, signale en note le mimologisme de la poule effrayée : *Que hè : Que pò èste ?* "Elle dit : Qu'est-ce que cela peut bien être ?".

Dans notre formulette, *Quicòm* est un mot lang. et non gasc.; mais je doute que ce soit un indice bien probant d'origine. Le mélange des deux dialectes n'est pas rare en effet dans les textes de littérature populaire (cf. J. Allières, *Le mélange dialectal dans deux versions d'une pastourelle recueillie dans les Pyrénées gasc.*, dans *Actes du 2e C.I. d'Etudes Pyrénéennes,* Toulouse 1956, pp. 10-16), et *Quicòm* pourrait bien n'être qu'un perfectionnement local du mimologisme : **Quauqu'arrén* l'eût fait moins réussi dans l'imitation sonore.

2.3. *Pròi* n'apparaît pas dans les Dictionnaires gasc. de Dupleich, de Palay, ni dans le Dict. lang. d'Alibert; E. Levy l'ignore dans son *Supplementwörterbuch :* il valait donc la peine de signaler l'existence de ce mot. On ne saurait voir sans invraisemblance dans *pròi* un emprunt du gasc. au très ancien fr., et tout laisse croire au contraire que nous avons là un mot gallo-roman dont la prononciation gasc. actuelle reflète celle des parlers d'oïl vers le XIIIe siècle. Il est à déplorer que ceci ne nous renseigne aucunement sur l'étymologie de *prois,* qui reste superbement inconnue. L'intérêt de la forme oc. toutefois n'est pas à négliger : elle fixera des bornes à l'imagination de qui voudra reconstruire l'étymon.

3. *PIED et PIÈ.*

3.1. Ca. 1970 est apparu dans le parler désinvolte à la mode, surtout parisien, le *pied* comme signe suprême de la félicité : *C'est le pied* "valorisant"; *C'est pas le pied* "dépréciatif"; *Prendre son pied* "éprouver un vif plaisir"; parlant de ses examens, un étudiant dit *J'ai pas réussi le pied* "je n'ai pas réussi au mieux possible", etc. : on trouvera de nombreux exemple de cette expression dans la presse

underground puis, par conséquent, chez les journalistes un peu à la page.

Du point de vue sémantique, il semble que ce *pied* soit un développement de l'argot *pied* "partage; butin", d'où *C'est le pied !* "C'est juste !" puis "C'est bien", etc. On se reportera au Dictionnaire de G. Esnault pour une étude plus détaillée du phénomène, s.v. *pied*2. Pour l'aspect ethnologique, comparer avec amér. *I'm as a million !* "je suis parfaitement heureux" : car *pied* "partage; butin" n'est lui-même qu'un développement tardif de *pied* "pièce de monnaie", que G. Esnault relève dès 1510 au sens de "denier", et qui est attesté au XIXe siècle encore au sens de "sol" (chez Halbert, notamment).

3.2. Il est curieux que gasc. *piè* signifie aussi "argent". Le mot est probablement connu sur une large part du territoire : S. Palay ne le caractérise par aucune limitation territoriale. ALG 3, c. 842 ne l'enregistre pas; mais il s'agissait de traduire « Vous me devez de l'argent », ce qui évoque l'idée d'une somme chiffrée. *Piè* au contraire est "l'argent" en général, et même çà et là la "richesse" : c'est en ce sens, je crois, qu'on l'entend le plus souvent dans le haut Comminges.

A Boutx toutefois, *piè* prend des connotations d'extrême "vulgarité". Cette coïncidence supplémentaire avec le fr. n'est peut-être pas aléatoire : Boutx en effet est un village où dès le XVIIIe siècle probablement, et à coup sûr pendant tout le XIXe siècle, les habitants n'ont connu que le colportage comme industrie locale (cf. J.-J. Darmon, *Le colportage de librairie en France sous le Second Empire*, Paris, 1972). Les indigènes ne fréquentaient dans leurs circuits commerciaux que les pays d'oïl, et le gasc. leur servait alors de *Gaunersprache :* ayant peu le respect des lois et règlements, ils pratiquaient volontiers la franche escroquerie. De fréquents séjours en prison marquaient ces tournées : comment, à l'occasion des contacts sociaux que cela suppose, les colporteurs de Boutx n'auraient-ils pas été frappés de l'identité de gasc. *piè* et de fr. (argot) *pied,* signifiant et signifié ?

L'appartenance du second à l'argot a probablement imposé au premier la connotation "argotique",d'où actuellement le "vulgaire" qui singularise le *piè* de Boutx.

3.3.Reste que si l'étymologie proposée par G. Esnault pour argot fre *pied* est convaincante (< *pied* "mesure"), elle ne conviendrait que malaisément à gasc. *piè :* un emprunt du gasc. commun à l'argot fr. est peu crédible, et il faudrait supposer en outre un emprunt pure-

ment gasc., puisque le lang. voisin, si souvent intermédiaire entre les deux langues, paraît ignorer *piè*. Palay semble suggérer un rapprochement entre *piè* et *pèça* "pièce de monnaie", mais il n'est guère satisfaisant. Par contre son Dictionnaire enregistre deux séries de termes en *pi-* qui désignent l'argent : *pic, picalha* (aussi "nourriture"), *picalhon...* d'une part; et *piom, pialha, pialho...* d'autre part, des interférences ayant pu se produire entre les deux séries. *Pialho* livre peut-être un indice : son-*o* marque un possible emprunt à l'esp. (cf.. J. Séguy, *Au sujet du toponyme Néthou-Aneto,* dans Revue de Comminges 1 (1943), pp. 67-71), ce qui devrait inciter les curieux d'étymologie à pousser leurs recherches du côté de la Péninsule Ibérique.

4. Ces deux notules ne permettent évidemment pas la moindre généralisation. Puissent-elles cependant attirer l'attention des gasconisants sur les *kryptadia* du lexique !

Notre langue n'a souffert d'aucun Malherbe, et nulle Académie n'a sévi chez nous : quelle autorité permet donc aux locuteurs de savoir que tel signifiant est « grossier » ? Le référent, on le sait, est loin de tout expliquer à ce sujet.

Signalons l'un des systèmes de référence connotative, fort commode, qui a cours dans la frange orientale du Comminges contiguë au Couserans : là sera réputé "vulgaire" tout mot que l'on considère comme « ariégeois ». Un ex. entre cent : j'interrogerais un jour un informateur sur les façons de traduire "faire l'amour" en Bavarthès. Il me fournit la liste de métaphores ordinaires (*anar* "aller"; *cardar* "carder"; *caucar* "fouler"; *erbejar* "faner"; *horrar* "bourrer de coups" (peut-être influencé par *horar* "percer"); *matrucar,* de *matruc* "agitateur de la barate") puis me signala que *tocar* "toucher" se disait aussi, mais plutôt vers Toulouse : tous ces mots donnés avec amusement, un certain plaisir même. Enfin l'informateur, la mine dégoûtée, me signala le mot *estaurir* "saillir", en commentant : « C'est pas bien joli, ça; c'est en Ariège qu'on le dit. »
